

Document 1 : Récit de M. Protin (1) marchand de cycles avenue de Laon à Reims, ancien du tour de France des années 1925.

« Gochenée, Belgique, à 8 km de Givet, le 24 août 1914 c'est la retraite dite de Charleroi. Les troupes françaises qui se sont battues sur la position Dinant-Givet battent en retraite en masse compacte. Ce sont surtout des hommes des 43^e, 45^e et 2^e Zouaves qui ont été massacrés surtout à Onhaye, ils étaient commandés par le colonel Pétain. Le général commandant le corps d'armée était Mangin, tous deux bien connus. Ces deux officiers se trouvaient donc sur les marches, lorsque Mangin me dit : « va plus loin » ; à ce moment là une patrouille surgit, amenant un soldat français. Mangin demande : « Qu'est ce que c'est ? ». Le soldat répondit : « C'est un soldat qui se cachait derrière une haie à la sortie du village, sans arme ». Sans poser de question Mangin dit : « Fusillez-le de suite ». Le soldat voulut parler mais fut emmené derrière la maison et 30 secondes après, une salve. Je suis allé voir le mort, il était couché au pied d'un pommier. Voici donc aussi un crime ; on ne lui a pas demandé son nom, ni posé de questions. Après cette opération, j'ai revu le sergent et je lui ai demandé ce qu'il en pensait, il m'a répondu que le fait d'avoir abandonné son arme en présence de l'ennemi et de se cacher était assez pour être fusillé. Il est vrai que les hommes étaient lassés ; la moitié de leur régiment gisait dans la plaine entre Onhaye et Morville aux environs de la ferme Lepagnol. Il y eut là un cimetière de 20 000 Français et Allemands dont un quart de Français. Les Allemands ayant traversé la Meuse à Waulsort ont attaqué en masses compactes dans la nuit du 23 au 24. Le village de Onhaye fut repris 7 fois à la baïonnette et au son du clairon et à la lueur des incendies. Par la suite Mangin et Pétain sont devenus de hauts personnages. Le même jour vers 18 heures sur la route en direction de Treignes, à 7-8 km de Gochenée, un paysan appuyé sur sa fourche dit à un officier français : « Alors on fout le camp, on a peur des boches ». L'officier lance un ordre : « Sergent prenez 6 hommes et fusillez-moi ce type là. Le paysan, 50 ans environ, fut fusillé immédiatement ».

(1): Ancien combattant de la guerre de 1914-1918 demeurant à Chavonne (Aisne).

Source : Robert Attal et Denis Rolland, La justice militaire en 1914 et 1915 : le cas de la 6^e armée, Bulletin de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne, 1996

Document 2 : Paul CLERFEUILLE, un simple soldat sur le chemin des Dames.

Paul Clerfeuille est né le 13 décembre 1885 à Gençay (Vienne). Il exerce le métier de roulier. Il est appelé à rejoindre au 3^e jour de la mobilisation le 325^e Régiment d'Infanterie à Poitiers et reste mobilisé du 5 août 1914 au 11 mars 1919. Evacuée deux fois pour maladie, éraflé par une balle de mitrailleuse le 5 novembre 1918, Paul Clerfeuille est un survivant. Au retour, il consacre, pendant deux ans, ses veillées à retranscrire ses carnets pour en faire ce qu'il appelle fièrement son « livre ». Paul Clerfeuille est mort à Civray le 15 juillet 1983.

19 mars.

Occupons toujours les mêmes positions. Ce jour, notre artillerie tire beaucoup, surtout les 75. Nous apprenons la chute de Nicolas II, empereur de Russie. Ce jour, nombreux gros obus et torpilles boches. Nous travaillons au terrassement des tranchées. [...]

10 avril 1917

Nous sommes au repos dans les carrières de Glennes. L'artillerie française fait rage sur le plateau de Craonne, Vauclerc, la vallée Foulon, Craonnelle. Pendant ce temps, nous nous reposons et nous nous apprêtons pour la grande attaque qui n'est pas loin. Pendant ce temps, les artilleurs, les camions, les tracteurs roulent jour et nuit des obus de tous calibres et du matériel d'offensive. Les bois sont pleins d'obus, des tas gros comme un village. Il y en a qui sont de la taille d'un homme.»

Ce matin, 16 avril 1917, date qui restera historique dans l'histoire (nous sommes prêts depuis la veille), après une nuit sans sommeil due aux préparatifs, dans l'inquiétude, les ordres, les contre-ordres, puis enfin dernier ordre, attaque à 5 heures [...] A 2 h 30, nous devons atteindre à l'est des tranchées, en haut de Craonnelle. Nous y arrivons, après mille détours et contours dans les boyaux, vers 4 h, et nous attendons. Déjà l'ennemi attend, il est prêt, il guette, il bombarde presque aussi fort que nous.

Nous, notre bataillon, ainsi que tout le 273^e, faisons partie de la deuxième vague d'assaut.[...] il faut grimper dans les coteaux et descendre des vallées abruptes et profondes. Nous avons des vivres pour six jours, nous n'avons emporté que le nécessaire. Linge, couvertures, nous en avons fait des petits colis qui sont restés à l'arrière, gardés par des soldats désignés et qui ont leur père, frère, tué aux armées. Les vivres que nous emportons constituent six jours, boîtes de bœuf, porc, sardines, chocolat, pain, biscuit, pâté, café, sucre, haricots et farine, pommes de terre en fécule, etc. Egalement de l'alcool à brûler solidifié qui ressemble à de la crème, pour faire chauffer nos aliments. Egalement du pinard, le café, la goutte mêlée d'éther. Moi, je porte mes vivres, un bidon de goutte, un bidon de café que j'ai préféré au vin, quatre grenades citron, un pistolet automatique, trois chargeurs, une poignée de balles, un couteau poignard dans une gaine pendue à la gauche de mon équipement et, enfin, mon fusil Lebel et ses cartouches, les deux masques à gaz et sans oublier mon casque.

Avant de partir, [...] comme nous ne savons pas si nous en reviendrons, il fallait en profiter ; une courte lettre à sa famille, presque un adieu, et en route !

A présent, voici une heure que nous attendons ; la première vague part, mais est aux deux tiers fauchée par les mitrailleuses ennemies qui sont dans des petits abris en ciment armé. Nous devrions être partis depuis trois quarts d'heure. Nos camarades de la première vague ramènent 30 prisonniers, puis c'est à nous de partir, car le signal est donné à notre régiment. C'est le premier bataillon qui part le premier, puis le nôtre. Hélas, nous sautons sur les parapets et arrivons sur la petite route de Oulches à Craonnelle où aucune circulation n'a lieu depuis quatre ans, puis nous sautons dans les champs ; les mitrailleuses et les obus pleuvent autour de nous ; nous heurtons des morts de la première vague, ainsi que de notre régiment parti il y a 15 minutes.

A gauche, une mitrailleuse en batterie dans le coteau, les deux mitrailleurs sont tués ; ça et là épars, des morts et des mourants. Nous passons près du capitaine Renard, tué il y a 10 minutes. (...) En haut, il y a une crête, il faut coûte que coûte y arriver. C'est notre point d'arrêt dans le plan ; y parvenir n'est pas chose facile. La température s'en mêle, le ciel s'assombrit et la neige tombe en gros flocons comme en décembre. Enfin, après mille péripéties, nous arrivons à cette fameuse crête : nous avons laissé de nombreux morts et blessés en route. Ordre nous est donné de creuser des trous individuels. [...] Le temps passe, il y a quelques blessés et tués parmi nous. [...] Le plan d'attaque du général Nivelles est raté. [...]

A notre droite, c'est-à-dire à l'Est, ou à l'Ouest de Reims, dans les marais de Berry-au-Bac, les gros tanks sont en action, nous les voyons : les uns marchent, les autres sont enlisés dans la vase ; d'autres sont attaqués et lancent sur l'ennemi des flammes et des liquides brûlants à l'aide de lance-flammes, les autres tirent des 75 et mitraillent, mais tout semble se ralentir dans cette avance. [...]. Enfin, la nuit arrive avec ses heures d'angoisse ; [...].

Le temps passe, bientôt le jour pointe. Nous en profitons pour aller à la première section chercher une caisse de grenades. Pour traverser en face de la mitrailleuse, nous marchons à 4 pattes et même nous rampons. Nous arrivons à 80 mètres environ. Quel spectacle ! des tas de morts du 127^e, 73^e et 273^e. Nous en sommes écoeurés, nous avons les larmes aux yeux. Quelques Sénégalais, morts eux aussi, plus à gauche. Le jour arrive, mardi 17 avril, nous sommes gelés et une eau glaciale a succédé à la neige. [...].

(18 avril) Les bombardements des deux artilleries durent toujours et nous sommes à demi-sourds. C'est l'enfer ; le papier ne peut contenir et je ne puis exprimer les horreurs, les souffrances que nous avons endurées dans ce coin de terre de France ! Il faut y être passé pour comprendre.

22 avril 1917

[...] Après avoir dormi quelques heures, je m'éveille dévoré par les poux. Les autres sont comme moi, et nous apprenons que, dans cet abri souterrain, des troupes sénégalaises, tirailleurs coloniaux, ont séjourné à tour de rôle, d'où les poux, car ces soldats négligeaient le côté propreté. Je quitte ma flanelle et la jette. J'ai compté 200 petits poux et me suis lassé. Nous sommes tous dévorés par ces bestioles, et cela s'ajoute encore à nos misères. [...]

Journal de Guerre d'un Poilu Civraisien de 1914-1918, Paul Clerfeuille présenté par Gérard Dauxerre. Les Amis du Pays Civraisien. 1994.

CAZALS Rémy, « Témoignage. Un simple soldat sur le Chemin des Dames : Paul Clerfeuille », in Nicolas OFFENSTADT (sd), *Le Chemin des Dames de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, 494 p.

Document 3: L'affaire Baptiste Deschamps

Gazette des Tribunaux

CONSEIL DE GUERRE DE LA 9^e RÉGION : L'affaire du zouave Deschamps.

Tours, 2 août.

Un soldat a-t-il le droit de refuser de subir un traitement ordonné par un médecin militaire? Telle est la question qui est agitée depuis quelque temps à propos du cas du zouave Deschamps. En attendant qu'elle soit résolue, c'est sous l'inculpation d'avoir frappé le docteur Clovis Vincent que le zouave Deschamps comparait devant le Conseil de guerre.

Voici les faits. Pendant les terribles combats de l'Yser, la compagnie de Deschamps avait reçu l'ordre d'aller de l'avant; il fallait traverser une route balayée par les obus. Deschamps, ayant vu plusieurs de ses camarades tués à ses côtés, franchit d'un bond la chaussée; mais, tombant dans un déblai de trois mètres de profondeur, il se déforma la colonne vertébrale.

Après avoir passé par plusieurs hôpitaux, il arriva dans le service du médecin-major Vincent qui, le 27 mai, voulut le soumettre à un traitement électrique. Il refusa. Et comme le médecin insistait, il le frappa.

Voici, du reste, la déposition du docteur :

Dès que j'interrogeai Deschamps, qui avait déjà été soigné dans plusieurs hôpitaux, il me dit : « Ne me touchez pas ! » Je réponds : « Ici, ce n'est pas le soldat qui commande, c'est moi. » Je pris mes tampons pour les lui appliquer. Alors, il me frappa avec une brutalité telle que j'eus les os du nez fracturés. Je me suis laissé frapper pour montrer aux infirmiers que Deschamps pouvait se redresser et déployer une grande force. Puis j'ai pensé, cette démonstration faite, que ma dignité de médecin et d'officier était en jeu. J'ai répondu par quelques coups de poing. C'est alors que Deschamps essaya de saisir son soulier. On l'en empêcha.

Le docteur a ensuite fait l'éloge de son système qui, dit-il, donne les meilleurs résultats, et n'a que l'inconvénient d'être horriblement douloureux.

Deschamps, sur qui les meilleurs renseignements sont fournis, se présente devant le Conseil complètement courbé, et marchant difficilement à l'aide d'une canne.

— Pourquoi avez-vous refusé de suivre le traitement électrique? lui demande le colonel de cavalerie Prévost, qui préside.

— J'étais abruti par la peur. Des camarades m'avaient dit que les torpilles c'était très douloureux et même que des hommes en étaient morts.

— Tout cela est absolument faux. Quoi qu'il en soit, le docteur Vincent a reçu sept ou huit coups violents sur le nez, dans la figure, sur le cou, derrière la tête. Vous rappelez-vous avoir voulu prendre votre soulier?

— Non!
— Et votre couteau?
— Non plus! J'ai à ajouter que comme je ne suis pas rancuneux, après la scène, comme on m'emmenait en prison, j'ai tendu la main au docteur. Je lui ai dit : « Entre Français on ne doit pas s'en vouloir! » Eh bien, le docteur a refusé la main que je lui tendais!

— Vous maintenez que le major a frappé le premier?

— Oui, mon colonel.

Trente-cinq témoins ont été cités. En

Jean-Yves Le Naour, Les soldats de la honte, Perrin, 2011.

	Document 1	Document 2	Document 3
De quelles formes différentes de guerre témoignent M; Protin, Paul Clerfeuille et Baptiste Deschamps ?			
A quelles armes les deux périodes sont-elles associées dans les témoignages ?			
Relever les éléments se rapportant aux conditions de vie des soldats ?			
Que montrent ces extraits de la vie et de l'état d'esprit des combattants pendant la Première Guerre mondiale ?			

Proposition de corrigé:

	Document 1	Document 2	Document 3
<p>De quelles formes différentes de guerre témoignent Baptiste Deschamps et Paul Clerfeuille ?</p>	<p>- <u>Lieu</u> : Gochenée, Belgique- Retraite dit de Charleroi, 24 août 1914</p> <p>= guerre de mouvement</p>	<p>« terrassement des tranchées » « boyaux » « creuser des trous individuels » « premières tranchées ennemies »</p> <p>= guerre de tranchées</p>	<p><u>Lieu</u>: « Combats de l'Yser», le 30 octobre 1914. « Fossé » puis blessé (plicaturés) et évacué vers les hôpitaux de l'arrière.</p> <p>= Guerre de mouvement</p>
<p>A quelles armes les deux périodes sont-elles associées dans les témoignages ?</p>	<p><u>Armes</u> : baïonnette et « au son du clairon »</p>	<p>« surtout les 75 » « gros obus, torpilles boches » « bois plein d'obus » « 4 grenades citrons, un pistolet automatique, 3 chargeurs, 1 poignée de balles, un couteau poignard, un fusil Lebel, 2 masques à gaz, un casque » « tanks » « lance-flamme » « Mitrailleuses » « gros chars »</p>	<p>« obus »</p>
<p>Relever les éléments se rapportant aux conditions de vie des soldats ?</p>	<p>Aucune indication directe dans le texte Peut supposer: - Marche longue et rapide (Belgique, retraite)</p>	<p>« grimper, descendre des vallées » « vivre pour 6 jours » « linge, couverture » « boîtes de bœuf, porc, sardines, chocolat, pain, biscuit, pâté, café, sucre, haricots et farine, pommes de terre en fécule, etc. alcool à brûler solidifié, pinard, le café, la goutte mêlée d'éther ». « neige tombe à gros flocons comme en décembre » « température, eau glaciale »</p>	<p>Les blessés et la gestion par l'arrière des nouvelles blessures physiques plicaturés, tremblements des membres, soldat aveugle sans pourtant avoir perdu la vue, membre paralysé...)</p>

<p>Que montrent ces extraits de la vie et de l'état d'esprit des combattants pendant la Première Guerre mondiale ?</p>	<p>- la question de l'obéissance ou de la désobéissance : la peur chez les militaires que le soldat refuse d'exécuter les ordres surtout dans les premières semaines du conflit, d'où la réponse apportée:: sévérité, justice expéditive, les fusillés pour l'exemple</p>	<p>« Moi qui ai entendu parler du plan, je sais qu'à cette heure nous devrions déjà avoir passé Craonne et être dans la vallée de l'Ailette. Je dis aux camarades : « ça ne va pas ! » C'était vrai</p> <p>« Nous en sommes écoeurés, nous avons les larmes aux yeux. »</p>	<p>L'Etat-major doit faire face à une situation inédite, celle de soldats se trouvant à l'infirmerie sans blessure apparente. Quand la Grande guerre rend fou, telle est la question que soulève Jean-Yves Le Naour dans son livre. L'affaire Deschamps soulève aussi la question du soin: un militaire peut-il refuser un soin?</p>
---	---	---	--